



Photo Isabelle Meister

*Gérard Guillaumat vient de nous quitter, le 4 avril, samedi de Pâques.*

*Depuis les années 60, cet immense artiste a été actif sur pratiquement toutes les scènes genevoises : Petit-Casino, Théâtre de Carouge, Théâtre Pitoëff, Théâtre de Poche, Théâtre du Grütli et, ces dernières années, on a même pu le voir et l'entendre dans des lieux improbables, squats et autres fêtes de quartier, entraîné par sa compagne Isabelle Chladek, comédienne et metteuse en scène.*

*Trois générations de spectateurs guettaient avec impatience son retour à Genève, où il bénéficiait d'une forte notoriété. Il y revenait donc toujours avec un grand plaisir.*

*A Saint-Gervais, depuis 1995, il y a foulé la scène une centaine de fois.*

*Ci-dessous, le petit hommage rédigé par Philippe Macasdar, pour saluer la trajectoire unique de ce grand et discret monsieur.*

## **Un enfant du siècle**

Qui a joué Beaumarchais, Dostoïevski, Ionesco, Molière, Tchekhov, Gatti, Dumas, Racine, Planchon, Shakespeare... ?

Qui a (ra)conté Dickens, Maupassant, Prévert, Rimbaud, Hugo, Emmanuel Bove, Sartre, Louis Arti, Lapointe, Cohen, Beckett, Genet... ?

Quel est le point commun entre les metteurs en scène Jean Dasté, Gabriel Monnet, Roger Planchon, François Bourgeat, Patrice Chéreau, Bruno Boëglin, Robert Gironès, Dominique Bagouet, Jérôme Savary, Jean-Louis Martinelli, Jean-Louis Hourdin, Michèle Foucher, Isabelle Chladek... ?

Qui a relié Massilly à Prague, Nice à Albertville, Paris à Fribourg, Cluny à Lugano, St-Etienne à Thonon, Londres à Grenoble, Annecy à Berlin, Lyon à Zurich, Paris à La Chaux-de-Fonds, Avignon à Moscou, New-York à Strasbourg... ?

Qui a pris des cours avec Marcel Marceau, en a donné à Peter Zadek, croisé à Londres en compagnie Peter Brook à l'Anglo-French-Theater, fraternisé avec Gérard Philippe dans sa cuisine, été le confident de Michel Serrault, dans *L'Avare*, ulcéré par la mise en scène monumentale et les effets scénographiques de Roger Planchon,... ?

Le même homme, Gérard Guillaumat.

Et pourtant rien n'est plus éloigné de sa philosophie que ce palmarès, certes impressionnant, mais qui ne résume que faiblement une existence hors du commun. Ou plutôt une existence au cœur du commun, de la communauté des femmes et des hommes, croisant et entrecroisant son destin avec les leurs. Dans le tourbillon et parfois la brûlure de la petite comme de la grande Histoire.

C'était d'ailleurs à se demander si Guillaumat lui-même se souvenait de ses multiples faits et gestes, tant il était immergé dans l'instant présent. Ce qui était derrière lui, le moment vécu, n'était plus.

Un homme libre en somme, toujours prêt à rompre les amarres, à renverser les situations établies, à traquer la routine et l'ennui. Il n'y avait rien de grandiloquent ni de péremptoire dans cette posture. Guillaumat était trop rusé, donc naïf, pour manier la rhétorique, il s'en tenait à la passion de l'éphémère, au frisson de la découverte, à une curiosité insatiable. Drôle et léger, il pouvait aussi être déstabilisé, soudain, par un comportement, une attitude dont le sens lui échappait. Guillaumat, c'était une inquiétude inextinguible, une joie que parfois l'angoisse rattrapait sans jamais avoir sa peau. Se méfiant des mots d'ordre, il préférait ceux des poètes, son engagement dans la vie était un art de vivre. Il cultivait, sans le savoir, cette *Freundlichkeit* chère à Brecht, notion difficilement traductible que l'on pourrait apparenter à une forme d'amabilité (être aimable, pratiquer la solidarité), d'amicalité. Une disponibilité pour le dialogue, un intérêt pour l'autre et le monde. Sans angélisme, mais avec conviction.

Il aurait eu quatre-vingt-douze ans, le 25 mai.

Gérard Guillaumat est mort le samedi 4 avril 2015.

Fils d'une ballerine française et d'un chef d'orchestre russe, Gérard

Guillaumat est enfant du siècle passé, dont la trajectoire résonne aujourd'hui encore profondément. A l'image de celui-ci, sa vie, son destin sont nourris aux plus belles illusions et aux plus lugubres désillusions. Son chemin débute en tragédie, dans le camp de Buchenwald. Dès la Libération, un poumon en moins, Guillaumat emprunte des trajectoires improbables et contradictoires, qui doivent toutes au hasard et la nécessité, à la ferveur et la soif de (sur)vivre.

Elève chez Charles Dullin, vers qui il s'était tourné pour surmonter un bégaiement, traumatisme de la guerre et plus profondément du cauchemar de la déportation, il va faire partie de quelques unes des plus fameuses aventures du théâtre français, marquées au sceau de l'espérance civique et du partage républicain incarnés par la décentralisation. Guillaumat était un comédien de troupe, c'est-à-dire une espèce en voie de quasi d'extinction. Voué au collectif et heureux de lui apporter son talent, ce comédien de l'ombre a marqué de son engagement les troupes du CDN de St-Etienne (années 50), puis celles du Théâtre de la Cité à Villeurbanne et du TNP (années 60-80) et enfin a trouvé un écho de ses grandes épopées dans le travail de la Compagnie Jean-Louis Hourdin, au milieu des années 90.

Tout en continuant à jouer (Dasté lui ayant confié la direction des « Tréteaux » du CDN), Guillaumat décide de se lancer, au début des années 50, dans une aventure en solitaire unique en France: dire les auteurs de son cœur. Au passage, on peut noter qu'il a ouvert le chemin sur lequel, bien plus tard, Fabrice Luchini et d'autres, se sont lancés.

Se souvenant avoir vu, à Londres, un comédien, Emlyn William, conter en public des extraits de Charles Dickens, Guillaumat eu le sentiment que cette manière de faire entendre et partager les auteurs était la sienne. Dès lors, cette activité parallèle deviendra une passion toujours moins secrète et, dès les années 70, le centre de son activité et l'objet de sa reconnaissance. Donner à voir, permettre au spectateur de produire ses propres images, telle était sa grande affaire. Conteur, diseur, il s'est progressivement affirmé comme un passeur, un contrebandier de la lecture, se détachant du théâtre, mécontent et insatisfait de la tournure que la scène française était en train de prendre. C'était à la fin des années 80...

Philippe Macasdar

6 avril 2015